

LE PÈRE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS
France

Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

Mensonges espagnols ET FAUX TÉLÉGRAMMES

MONTJUICH EST TOUJOURS FARCI



SAGASTA L'INFAME!

Décidément, nom de dieu, les gouvernants espagnols détiennent tous les records : aussi bien celui de l'infamie et de la cruauté, que celui de l'hypocrisie et du mensonge.

Les bons bougres ont lu, dans le dernier numéro, la dépêche transmise par l'Agence Havas, annonçant la mise en liberté de tous les détenus de Montjuich.

C'est une odieuse menterie!

Une nouvelle canaillerie des grosses légumes.

Sur les cent vingt innocents qui râlent dans les infernales géhennes de Barcelone, seuls douze d'entre eux, ont été débouclés.

Un sur dix..., pas plus!

Et, il ne faut pas l'oublier : ces cent vingt pauvres bougres sont absolument innocents. Tellement innocents qu'ils ont été acquittés à deux reprises, par deux conseils de guerre,

— et on sait ce que valent des conseils de guerre..., surtout en Espagne!

Relâcher douze innocents et en garder cent huit dans les griffes, c'est ce que la poufiasse qui fait le métier de reine appelle être la « mère de tous les Espagnols. »

Elle a du culot!

Voici donc, remises au point, réduites à leur mince valeur, les tartinades jésuitiques sur la pitié de cette chamelle, imprimées par l'*Imparcial* de Madrid et le *Temps* de Paris.

Boniments que tout ça!

Boniments infects pour empaumer le peuple, — encore et toujours! — et éviter, grâce à ces jésuitiques palabres que les râles des innocents n'attirent enfin l'attention des plus poires.

C'est, qu'en effet, y a des niguedouilles qui sont d'une bonne foi si candide qu'ils vont prendre ça pour argent comptant : il va leur suffire que la toupie royale ait promis d'être la mère de tous les Espagnols pour qu'ils coupent dans ses ragougnasses hypocrites et mensongères.

Et si les pauvres jobards gardaient un brin de méfiance, la presse espagnole se charge de les endormir en plein : depuis que le jean-foutre Sagasta a pris la succession de Canovas, les encensoirs encensent ferme.

Ces muflés de journalistes prétendent que Sagasta est le vrai, le seul gonse bath aux

pommes. Avec lui, plus de tortures, plus d'arrestations arbitraires, plus de charogneries d'aucune sorte.

Un muflé, même, a eu le toupet d'imprimer que cette bourrique de Sagasta personnifie la LIBERTÉ. Zut, alors! Autant dire que Vacher personnifie la bonté d'âme.

Rien de tout ça ne m'épate : les chieurs d'encre font leur métier de larbins du pouvoir. C'est évidemment pas propre, mais ça rapporte davantage que de clamer la vérité au popolo.

Par exemple, ce qui m'enquiquine c'est que les bons bougres se laissent quelquefois prendre à ces rosseries.

C'est le cas des pauvres fieux qui, depuis quinze mois, moisissent dans la boîte à réflexions de Montjuich — quoique reconnus innocents par deux conseils de guerre! Enervés et débilités par cette longue détention et, par toutes les angoisses et les souffrances qui ont été leur lot ils se sont accrochés — comme les noyés s'accrochent à tout! — à cette lueur d'espérance qui semble émaner de l'étiquette de *libéral* dont s'est affublé Sagasta : ils ont écrit au birbe pour lui demander leur mise en liberté, en se servant dans leur supplique de termes bougrement pleurnichards.

Ils disent, en toutes lettres, à ce chameau-érate qu'ils ont confiance en « sa bonté bien connue... », son indiscutable sens de la jus-

tice... ses dons d'habile et sensé politicien... Ils bouclent leur poulet en assurant que « s'il les remet en liberté il aura mérité de l'humanité, et le souvenir qu'ils en garderont sera impérissable... » Puis ils finissent par un : « Vive votre excellence beaucoup d'années ! »

Pauvres fieux, comme ils ont dû souffrir pour en arriver là !

Et, nom de dieu, à voir ça, ça me fiche davantage en rogne contre les tortionnaires qui, par leurs abominables crapuleries, brisent ainsi les volontés, meurtrissent à tel point les individus.

L'un des signataires est un bon fieux nommé Fruitos, — et Fruitos sait bien qu'en 1893, lors de l'affaire du Liceo, Sagasta était au pouvoir; ce qui n'empêcha pas que lui, Fruitos, fut horriblement martyrisé, eut les parties sexuelles broyées..., et mille autres horreurs !

Ce fut sous le règne de Sagasta, — toujours en 1893-94 — que les pauvres bougres impliqués dans les affaires du Liceo et de la Gran Via furent emprisonnés de longs mois à bord du navire de guerre « La Navarra » et conduits à Montjuich pour y subir la torture.

Dans le tas, à l'aveuglette, les inquisiteurs pigèrent six malheureux et les fusillèrent.

Pourquoi ceux-là furent-ils assassinés, — et non les autres ?

Ça, ce fut une fantaisie d'inquisiteurs : ils fusillèrent au hasard de la fourchette ! Oui, foutre ! Car on ne saurait trop le gueuler : ces six fusillés, de même que la kyrielle d'autres qui furent envoyés aux bagnes équatoriaux, aussi bien que les bidards qui furent acquittés..., tous, tous, tous étaient innocents !

Et qui présidait aux tortures ? Sagasta !

Parfaitement, c'est lui qui tenait la queue de la poêle gouvernementale. Où étaient donc remisées, à l'époque, sa bonté et son humanité ?

Et c'est ce sinistre hâbleur qui, aujourd'hui, cherche à monter le coup aux Espagnols et la fait au libéral !

J'espère bien que ça ne prendra pas !

D'ailleurs, ce sale animal a de sacrées façons de prouver ses bonnes intentions : le bon, l'humain Sagasta vient de commettre la plus grande des crapuleries.

En Espagne, lorsque le ministère change, toute l'administration est mise sens dessus dessous : depuis les gar les champignons jusqu'aux préfets, tout est changé.

Or, qui croyez-vous que le Sagasta a expédié à Barcelone comme gouverneur ? Un homme bon, humain, juste ?

Non, un tigre : Larocca !

C'est Larocca et Weyler qui, en 1893, tenaient déjà Barcelone sous leur coupe : l'un comme préfet, l'autre comme capitaine général.

Et ce fut Larocca qui, à la suite de l'affaire du Liceo, organisa l'inquisition de 1893-94. C'est lui qui farcit les geôles d'honnêtes pères de famille, et qui ne pouvant obtenir de révélations de la foultitude d'innocents incarcérés, arracha par la torture de factices aveux.

Les tortionnaires qui, l'an dernier, opérèrent pour le compte de Canovas eurent la sinistre pudeur d'étouffer les hurlements des victimes martyrisées sous les voûtes épaisses de la forteresse maudite qui domine Barcelone.

Larocca, le monstre à la solde de cet autre monstre qu'est Sagasta, ne prit pas tant de précautions : c'est dans SON PROPRE PALAIS qu'il faisait amener les malheureux qu'il voulait mettre à la question et C'EST EN SA PRESENCE, SOUS SES YEUX, qu'il les faisait torturer !

De la rue, les passants, glacés d'horreur, entendaient les cris et les gémissements des pauvres bougres que les inquisiteurs martyrisaient.

Il fallait terrifier Barcelone, — et à Barcelone, tous tremblaient !

—o—

Un jour, comme le monstre Larocca sor-

taut de son palais, un ouvrier, Morull, qui, depuis quelques instants était là, dans la rue, tendant l'oreille aux cris d'angoisse des torturés, bondit de colère : au moment où le tigre sortait de son antre, il lui administra deux coups de revolver et lui perça seulement la joue.

Pauvre type ! Il fut pris sur le tas et tellement rossé, — tellement rossé ! — qu'un coup de bâton lui fit sauter un œil et qu'il eut une cuisse et une épaule brisées...

Était-ce le public qui cognait ? Foutre non ! C'était la racaille policière qui dominait Barcelone, armée de solides bâtons ferrés.

Fruitos, dont j'ai parlé plus haut, fut arrêté et torturé atrocement : la douleur lui fit avouer qu'il était complice de Morull QU'IL N'AVAIT JAMAIS CONNU !

Et les tortures infligées à Codina et à Cerezuela, — deux innocents fusillés en 1894, — c'est par les ordres de Larocca qu'ils ont été fusillés et c'est aussi par ses ordres qu'ils furent mis à la question.

On venait les chercher la nuit, au palais de Larocca et, par les ordres du monstre, on les conduisait au bord de la mer où, — ainsi que j'en raconte dans l'ALMANACH, on leur faisait subir le supplice de la noyade. Les bourreaux les ficelaient, — kif-kif des paquets, — et, une fois attachés, on les foutait à l'eau et on les y laissait mijoter jusque qu'ils soient à moitié asphyxiés. A ce moment, on les retirait de la lance et c'est à grands coups de bottes qu'on les faisait revenir à eux :

— Veux-tu avouer ?

— J'sais rien !

Pan ! pan ! pan !... Passage à tabac furibond et nouvelle immersion !

Et cela, pendant des semaines et des mois entiers.

Et, mille tonnerres, je ne saurais trop le seriner : l'inquisiteur qui présidait à ces monstruosité était le copain de Sagasta, le tigre Larocca.

Or, c'est ce Torquemada que Sagasta vient de bombarder à nouveau gouverneur de Barcelone !

—o—

Sagasta ignore-t-il le passé sanglant de Larocca ?

Ah ouat ! Pas plus que Canovas n'ignorait les horreurs ordonnées par le général Despujols.

La nomination de ce tigre est un défi au populo !

Comment, les jean-foutre de la gouvernance, — la poufiasse royale en tête, — promettent de « châtier les bourreaux », de « réviser le procès » et comme garantie de ces menteuses promesses on envoie un bourreau qui a fait ses preuves !

Et maintenant, comment s'épater que les innocents qui gémissent dans les cachots de Montjuich ne soient pas relâchés ?

C'est tout naturel !

Les bandits d'Espagne, l'hypocrite Sagasta en tête n'ont visé qu'une chose : fiche de la poudre aux yeux du populo espagnol et faire gober à l'Europe émotionnée que l'Inquisition est morte.

Menteries que tout ça !

Y a rien de changé en Espagne : une fois de plus seulement, la preuve est faite que tous les gouvernements se valent ; que libéraux et conservateurs sont sacrifiants d'identique férocité, — tous des vaches !

Et, tonnerre de Brest, ce qui rend Sagasta encore plus répugnant que ne fut Canovas, c'est qu'il est un renégat.

Le salaud peut donner la patte à Crispi, l'ex-ministre d'Italie qui, sous Badingue, était un révolutionnaire à tous crins : à telle enseigne qu'il installa, à Londres, une fabrique de bombes pour activer l'émancipation de l'Italie.

Si Sagasta ne fabriqua pas de bombes, — ce dont pourtant je ne jurerais pas ! — il se fit condamner à mort pour avoir pris une part bougrement active au flambage des couvents, à Madrid. Si je ne me gourre pas sur les dates, c'était en 1853 : les moines et toute la putainerie enfrocaillée avaient fichu à

cran le populo d'Espagne, — tellement que les bons bougres voulurent en purger le patelin ! Ils pratiquèrent comme pour les guêpes : ils foutirent le feu aux nids des frélons ensoutanés.

Ce fut une période épatante : aux quatre coins de l'Espagne les couvents flambaient, kif-kif bouchons de paille !

Et Sagasta y mit un doigt... Heureusement pour sa peau il put s'esquiver en France qui était à l'époque terre d'asile, — les Méline et les Barthou n'étant pas encore inventés !

Mais, comme tous les politiciens, le Sagasta n'avait qu'un dada : s'attabler devant l'assiette au beurre, — aussi, il ne tarda guère à retourner sa veste.

Lois de la restauration alphon sine, le farouche révolutionnaire d'antan, le républicain de la veille devint un des plus malpropres souteneurs de la monarchie. Et, tour à tour avec Canovas, — l'un cessant d'être ministre pour céder le tour à l'autre, — ces deux monstres : Canovas et Sagasta ! ont depuis près d'un quart de siècle, tenu l'Espagne sous un continuel régime de terreur.

—o—

Si, les bons bougres, je vous ai entretenu longuement de ce Sagasta c'est pour vous faire toucher du doigt que, dans tous les patelins, les ambitieux se ressemblent : l'italien Crispi fait la pige à l'espagnol Canovas, — et, si on voulait éplucher nos opportunistes, on en trouverait des tas ayant girouette, — à commencer par l'ancien communalard Méline devenu l'organisateur de la famine !

Mais, cré pétard, y a des degrés dans tout, — même dans la crapulerie ! Et, certes, pour la vilénie, à Sagasta le pompon !

Qu'y a-t-il de plus scélérat que l'hypocrisie de ce jean-foutre réintégrant dans leurs fromages sanglants les inquisiteurs dégomés par Canovas et s'affirmant le Messie réparateur ?

Quoi de plus scélérat que cette fabrication du télégramme mensonger annonçant la mise en liberté de TOUS les innocents incarcérés à Montjuich, alors que sur cent vingt il y en a juste douze de débouclés.

Je le rengaine : Sagasta détient le record de l'infamie !

« Un Drame au PÈRE PEINARD »

Sous ce titre, les quotidiens ont tartiné, amplifiant selon leur coutume, les incidents qu'ils racontaient.

Voici les faits remis au point :

Il est bien exact que, mercredi dernier, Robert Richard et Madeleine Médaille s'amenaient au bureau ; Richard demandait Gauthey et, sur le pas de la porte, lui tendait la main, l'engageait à descendre prendre un verre, puis, brusquement, lui attrapant les bras, le maintenait tandis que Madeleine Médaille tirait sur lui.

Gauthey, se débattant, réussit à ne recevoir qu'une balle au bras, — blessure insignifiante. Les deux agresseurs purent se retirer tranquillement ; Gauthey ni personne n'ayant voulu de l'intervention de la police.

Les choses en seraient restées là si, dimanche, Gauthey n'avait appris que se préparait une seconde édition...

Il se rendit au commissariat...

Certes, sa démarche est blâmable.

Mais, si l'on tient compte de la situation très fautive qui lui était faite, peut-être aura-t-on un peu d'indulgence...

—o—

Naturellement, les quotidiens ont qualifié d'anarchistes Madeleine Médaille et Richard. Pourquoi ? En quoi et comment se sont-ils manifestés anarchistes ?

Leur agression est un acte tout ce qu'il y a de plus bourgeois !

Ce sont des malades !...

Au surplus, en ce qui me concerne, je ne connaissais ni l'un ni l'autre : jamais ils n'étaient venus au bureau ; jamais Richard n'a fait de conférences ; jamais Madeleine Médaille n'a apporté une ligne à insérer.

Gauthey les connut, l'an dernier, par voisi-

qu'on puisse s'y aligner parmi les gas de la terre, demanda Richevin?

— Pourquoi pas! En fait de grève y en a une de chouette, dont je vous ai souvent jabotté: celle des impôts! Elle est une rallonge indispensable de la grève des bulletins électoraux et qui attigerait salement la gouvernance.

Quant au boycottage, c'est des campluchards irlandais qui l'ont expérimenté en grand les premiers, c'est eux-mêmes qui lui ont collé son nom de baptême.

Pour ce qui est du sabotage, c'est un riche fourbi qui, en douce, coule le gros mossieu et vide sa sacoche... Journallement, on peut en user!

Le richard maudit n'est-il pas dans nos pattes pour tout ce qui a trait à son existence? C'est nous qui confions à la terre ses semences, c'est nous qui faisons la moisson, les vendanges!

Que de dégâts lé-dessous...

Déjà, il n'y a pas à s'y tromper, les journaliers et les domestiques tiennent de moins en moins à travailler pour d'autres: ils n'abattent pas la moitié de l'ouvrage qu'ils abattaient autrefois. D'instinct, ils sabotent sur la quantité.

Le sabotage sur la qualité ne doit pas manquer à son tour de rentrer dans les mœurs des gas de la ferme.

— Une remarque, me dit Cadiche, à ce point de mon jaspinage. Le sabotage, comme tu le dis, est à la portée des types qui se louent; mais les paysans qui ont quelques lopins, les colons partiaires si nombreux par chez nous ne peuvent se servir de cette binaise.

— Ça se peut foutre bien, répondis-je. Mais il y a d'autres procédés. J'ai déjà parlé de la grève de l'impôt, de l'association des parcelles pour la petite culture. Quant aux métayers, ils n'ont qu'à canuler en grande largeur les propriétaires pour obtenir des conditions meilleures.

Il faut agir de diverses manières — quoique avec entente et ensemble, — dans chaque action particulière. Il ne faut pas nous buter et nous restreindre à un unique moyen, mais bien nous adapter à notre situation et varier nos moyens d'action suivant la multiplicité et la diversité de nos positions.

Cette diversité dans nos actes ne produira pas de cacophonie, foutre non! Comme toute la foultitude de nos agissements individuels tendra au même but, il en résultera une action commune bougrement puissante!

Et, mille dieux, il ne faut pas oublier que, sans fin ni cesse, il faut agir jusqu'au jour du branle-bas final.

Sur ce, capet de dious, on trinqua un dernier coup et nous nous séparâmes en buvant à la rouspétance du populo et à la faillite des richards.

Le père Barbassou.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabottage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'Inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distinguo du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famine.

GRAVURES. — Liberté! — L'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du Postillon de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de The Coming Nation, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition; la noyade; le fouet et le bâillon; le grillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écrabouillage des parties sexuelles. — Germinal! — Gessler vit encore! dessin de Rœdel. — La misère en gibus et en redingue. — Le Paysan dessin de

A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du Cri de Paris).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de l'Almanach recevront, pendant un mois, les Temps Nouveaux, le Père Peinard. En outre, l'Almanach contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.



La grève de Trélazé

Les grévistes sont toujours d'attaque: chaque jour ils se réunissent à la salle de la Maraîchère et y discutent non seulement les questions terre à terre de la grève, mais aussi le nouvel alignement social d'où l'exploitation humaine sera de sortie.

La question du capital revient quotidiennement sur le tapis et les copains qui ont la langue bien pendue expliquent que la société actuelle n'est que le vol organisé; que c'est la propriété et l'autorité qui engendrent les maux, les souffrances, les crimes et les hontes de toute sorte; et que ça sera ainsi tant qu'on sera sous la coupe de la propriété individuel e.

Et quand un bon feu a jaspiné en français, un autre le remplace et parle en breton.

Turellement, Trélazé est toujours en état de siège: les pandores et les dragons caracolent dans les rues, fonçant sur le populo chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Mais, ça n'influence pas les carriers! Ainsi, la semaine dernière, les exploiters avaient fait apposer des affiches menaçant les grévistes qui ne reprendraient pas le travail jeudi d'être saqués par la Compagnie. Et, pour compléter la manœuvre, les gendarmes étaient postés un peu partout pour protéger les faux-frères qui radineraient au turbin. Puis, à l'heure de la prise du travail, les cloches ont tinté, comme elles tintaient avant la grève.

Mince de veste, pour les jean-foutre! Quand les copains ont vu de quoi il retournait, ils ont sonné du clairon par les rues et donné rendez-vous à la Maraîchère.

La salle était archi-bondée et la grève a été acclamée avec un enthousiasme faramineux. A la sortie de la réunion c'est en une grande bande, clairon en tête, que les prolos ont rapliqué chez eux. Y avait un populo monstre!

Tellement que les pandores en ont eu la chiasse et ils ont abandonné leurs postes en se sauvant kif-kif des lapins qui auraient un furet aux trousses. Et comme toute cette racaille glissait sur l'ardoise, y en a plus d'un qui a posé son flingot ou son revolver pour s'esbigner plus vite.

Et les grévistes relouaient le spectacle, en se gondolant comme des baleines!

Par exemple, c'est les grosses légumes qui l'ont trouvé mauvaise: le soir, ils ont fait renforcer et doubler toutes les patrouilles et, sur l'emplacement d'où les pandores s'étaient tireflûtés, une bande de galonnards s'étaient postés, longue-vue sur le nez et sabre au clair.

A un autre endroit, les grévistes ont été attaqués par une patrouille de gendarmes.

Les carriers ont répondu à l'attaque par des coups de cailloux; alors les pandores ont dégainé, mais leurs grands sabres ne leur ont guère servi qu'à se garantir la hure des morceaux de brique qui pleuvaient sur leurs trognes.

Les grévistes s'étaient retranchés dans un jardin et là, à l'abri d'une muraille, ils tapaient dur et ferme sur les cognes qui ont lâché pied, sous une grêle de schistes.

— 0 —

Tout ça prouve que les ardoisiers ont du poil au ventre, nom de dieu!

Et comme de partout leur tombent des secours, ils ne sont pas près de caner; l'autre jour, de Misengrain, il leur est arrivé 2.000 ki-

los de pain, des boîtes de conserves et de sa rindines, des fromages entiers, des pots de rillettes, etc.

Par exemple, y a des vaches d'exploiteurs que cette solidarité défrise!

Ainsi, à La Forêt, un patelin d'ardoisiers qui perche aux environs, le patron ne veut pas que ses prolos aident les copains de Trélazé. Il a du culot, le galeux, hein!

Si étrange que ça semble, cette charognerie lui est facile: dans le pays, les ouvriers ont rarement du pognon; ils se fournissent de tout ce dont ils ont besoin au Dépôt de la Carrière, — qui est tenu par le singe, — on marque leurs dépenses et on les leur retient à la page.

C'est dire que lse pauvres gas sont complètement dans les griffes du capitalo!

Et la bourrique ne se gêne pas: l'autre jour, il a refusé du pain à ses ouvriers, — malgré qu'ils aient de l'argent de gagné! — parce qu'il a supposé que ce bricheton devait être expédié aux grévistes de Trélazé.

Nom de nieu, ce n'est plus de l'exploitation capitaliste, — c'est de l'esclavage, tout ce qu'il y a de plus carabiné!

Et on prétend que nous sommes en république!

Les mécaniciens d'Angleterre

Ce n'est fichtre pas une grève ordinaire que celle des mécaniciens anglais, — qui dure depuis des mois.

Les grévistes veulent ne turbiner que huit heures et, marioles, au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, de s'adresser à l'Etat, ils ont directement frappé à la porte patronale et c'est à leurs exploiters eux-mêmes qu'ils réclament les huit heures.

Rien que cette façon d'agir prouve que les gas ne sont pas déjà si tourtes, puisqu'ils n'ont pas la superstition de l'Etat-providence.

Aux premiers jours de la grève, certains exploiters, ayant des commandes pressées, acquiescèrent aux exigences des grévistes, — momentanément!... Le temps de tirer des plans et de se concerter avec leurs copains.

L'entente ne fut pas longue entre les gros capitalos: ils eurent vite formé une puissante association de malfaiteurs et, au fur et à mesure que leurs contrats le leur permettaient, les singes bouclèrent leurs bagnes.

Les charognards espéraient réduire les mécaniciens par la famine. N'ayant pas, — étant donné le tempérament anglais, — autre chose à craindre que la grève pure et simple, ils se croyaient sûrs de la victoire.

Les capitalos se sont fourrés le doigt dans l'œil! Leurs crapuleries ont été si écoeurantes que, de toutes parts, des sympathies — sonnantes et trébuchantes — se sont manifestées en faveur des grévistes.

A telle enseigne que, depuis la déclaration de grève, il a été distribué aux grévistes une belle douzaine de millions, — à raison de 30 à 35 francs par semaine et par prolo.

C'est un sacré magot, nom de dieu!

Et ce n'est pas fini, il s'en faut: la grève est maintenant à sa période aigue, — les millions fondent kif-kif beurre en broche.

Mais, plus que jamais, la braise tombe! Et s'il n'y a pas d'anicroche, le triomphe complet des grévistes n'est qu'une affaire de temps.

Le pognon tombe par billets de mille!... par paquets de dix mille!...

Bien mieux, un gros capitalo, Hills, constructeur de voitures à Poplar, qui, avant la grève, avait concédé la journée de 8 heures à ses prolos, — et s'en est bien trouvé, — vient de verser à la caisse de la grève, à titre de prêt, sans intérêt, la forte somme de six millions 250 milles balles!

Et l'emballlement en faveur des mécaniciens est général! Les prolos miroitiers de Londres ont décidé d'abouler, chaque semaine, 500 fr. aux mécaniciens, sur la proposition d'un bon bougre qui a terminé son jaspinage par ces mots:

« Nous sommes désarmés parce que nous buvons plus qu'il ne faut; 500 francs par semaine, savez-vous ce que cela représente pour chacun de nous? La privation d'un pot de bière. Si tous les ouvriers avaient le courage de se priver de ce pot de bière, la question des huit heures de travail serait vite réglée. »

Y a pas à tortiller: ce remuement de pognon n'est pas ordinaire!

De là à dire: Emboîtons le pas aux Anglais et, comme eux, emmanchons nos grèves à grand renfort de millions... il y a bougrement loin!

Ce qui est possible en Angleterre — grâce au

tempérament spécial des bons bougres de là-bas, est difficilement faisable en France. Quoique ça, l'exemple des mécaniciens nous prouve que, si on en pince pour ne travailler que huit heures par jour, le moyen d'y arriver n'est pas de mendigoter des réformes à la gouvernance, mais bien d'opérer soi-même, avec nerf et initiative.

C'est un riche enseignement que nous donnent les anglais : ils nous apprennent que l'Etat — gendarme des capitaux, — ne peut rien pour améliorer notre sort. Tâchons de nous en souvenir!



Egalité militaire

Bordeaux. — Trois troubades du 14^e artilliot, à Tarbes, nommés Cholet, Lalanne et Chiron viennent d'être trimballés devant le conseil de guerre de Bordeaux.

Les pauvres bougres qui étaient à la boîte s'étaient entendus pour enfoncer la porte d'une cellule de la prison.

Ils ont tout juste brisé une petite traverse de bois qui était sous le lit de camp et c'était au moyen de ce bout de bois qu'ils avaient l'intention de déglisser la lourde.

Les juges ont collé trois mois de clou et cinquante balles d'amende à Cholet pour bris d'un objet appartenant à l'Etat.

Il est veinard, l'Etat!

Les autres ont écopé de quinze jours.

En outre, le pauvre bougre de Cholet a été fadé de cinq années de prison pour avoir traité de bleu et d'avorton un sous-off qui l'avait torturé en lui mettant les fers.

Dans la même audience, les mêmes juges ont également administré cinq ans de prison à un loufoque du 24^e d'artillerie qui avait à demi assommé et étouffé une aubergiste de Lagor, un patelin des Basses-Pyrénées.

Ce troubade avait de plus tenté de violer la pauvre bougresse.

Il est clair, foutre! que pour les officemars, tenter de violer et même d'escoffier des pékins constitue un cas autrement moins grave que celui d'un troubade qui traite un sous-off de bleu et d'avorton, — lorsque ce dernier lui fait mille misères.

C'est bien beau, la grande famille!

Rebiffe de bonne bougresse

Grand Quevilly. — Dans le patelin se trouve une usine de tissage qui occupe environ cent cinquante ouvriers. Cette boîte est tenue par un calotin qui, au nom de la charité chrétienne, distribue des amendes à tire-larigot.

Si un prolo rapplique au bague avec un retard de cinq minutes, c'est cinq ronds d'amende; si c'est une demi-heure, c'est vingt ronds et les prolos perdent la demi-journée.

Samedi dernier, une bonne bougresse arrive à la boîte avec un retard d'un quart d'heure. Comme sa demi-journée était foutue, la bonne bougresse s'est mise à remauser et a été demander son compte au directeur.

Le jésuite, généreux comme ses pareils, voulut bien donner le compte à la bonne bougresse, mais, turellement, en rognant les vingt sous d'amende.

Alors l'ouvrière se mit à faire un raffut monstre, le traitant comme du poisson pourri, tant et si bien que le crapulard aboula les vingt pélos.

Le contre-coup de l'usine, qui se trouvait là, voulut faire le faraud en prenant fait et cause pour le galeux.

Ah! malheur! le salaud tombait bien.

Pendant que les ouvriers étaient aller croûter, la bonne bougresse attendit le sac-à-mistoufles à la porte de l'usine et, dès que le beau sire apparut, elle te lui colla sur le coin de la gueule une giroflée à cinq feuilles — je ne vous dis que ça.

Un flaire-fesse voulut prendre la défense du contre-coup, mais comme les prolos s'attroupaient et rigolaient de la châtaigne si magistralement appliquée, les deux dégoûtants n'eurent qu'à en rabattre et à filer.

Nom de dieu, m'est avis que si toutes les ouvrières à qui on rogne tant et plus les salaires agissaient de la même façon que la bonne bou-

gresse en question, les crapulards d'exploiteurs ou de sac-à-mistoufles ne tarderaient pas à rabaisser leur caquet.

Bagne cafardier

Saint Chamond. — La fabrique de lacets « l'Industrielle » est une vraie cafardière: les contre-coups y sont remplacés par des nonnes et un raticchon débite tous les jours la messe aux ouvriers du bague qui doivent y assister répulièrement.

Les nonnes qui règnent en maîtresses dans cette baraque ont toujours le cafard en ébullition: leur seule besogne est de tirer des plans pour faire des mistoufles aux bonnes bougresses.

Y a des confréries à tire-larigot et malheur à la copine qui ne voudrait pas en faire partie: la pauvrete serait saquée illico!

Même après leur journée, les malheureuses ne sont pas libres: au lieu d'aller prendre l'air elles sont agrichées par les nonnes qui les parquent et leur font réciter le chapelet et clabauder des cantiques.

Easnite, malgré que les pauvres esclaves soient lâchées, elles restent sous la surveillance de la police cafardière du bague: malheur à celle qui serait accusée d'être allée au ball... C'est un péché mortel.

Y a qu'un amusement de permis: faire la saint-nitouche à la confrérie des enfants de Marie.

Or, savez-vous combien gagnent les pauvrettes?

De quinze à trente cinq sous par jour!

Comme c'est insuffisant pour bouffer, plus d'une se laisse conter fleurette... Et si, à la loterie de l'amour, elle attrape un polichinelle, pas n'est besoin qu'elle radine à l'usine: elle est saquée d'autor!

Voilà donc une malheureuse de plus sur le pavé, sans autre perspective que de faire commerce de sa carcasse.

Ainsi, c'est catégorique: les manigances des nonnes, loin d'engendrer la vertu, font juste le contraire!



Italie. — Tant que le populo est resté calme et inodore, les dirigeants ont augmenté salement la dose d'impôts.

Comme c'était pas eux qui carmaient ils n'étaient jamais au bout des augmentations.

Mais foutre, il a suffi des émeutes dont j'ai jaspiné l'autre semaine pour fiche la trouille aux matadors de la gouvernance.

Illico, le ministre des finances a donné des ordres pour que les taxeurs d'impôts opèrent en douce. C'est déjà quelque chose, ... c'est pourtant pas suffisant!

Seulement, les grosses légumes macaroniques ne feront de nouvelles concessions que si le populo continue la rouspétance.

Pour ça, y a pas d'erreur.

Etats-Unis. — La grande grève des mineurs de la région de Pittsburg, dont l'un des incidents sanglants a été le massacre d'Hazleton est terminée.

Les grands chefs des Unions de métier affirment que c'est une victoire pour les prolos; si victoire il y a, elle ressemble bougrement à une raclée faramineuse.

Ce qui devrait ouvrir les quinquets aux pontifes en question c'est la pommade dont les inondent les quotidiens patronaux de Pittsburg. Ça, c'est la pierre de touche: quand l'ennemi vous pelote, c'est que vous avez fait son jeu!

Et dam, il ne faut pas être un gros malin pour deviner ce qui s'est passé: les capitaux se sont alignés pour emberlificoter les gueules noires, en leur faisant mousser d'illusoires concessions.

Or, comme les mineurs commencent à voir la ficelle, les grands chefs des Unions font des pieds et des pattes pour les faire poiroter jusqu'en décembre: « Patientez!... On va s'entendre avec les patrons... »

Je veux bien que la patience soit une vertu miraculeuse, — mais foutre, elle n'est pas à la portée de tous: pour la pratiquer il faut avoir la planche à pain garnie de bricheton.

Et fichtre, il est inutile de dire que les mi-

neurs n'ont pas plus de pain sur la planche que de poil dans le creux de la main!

Aussi, les gas groument un tantinet! Ces derniers jours, à Hastings, des inconnus ont essayé de flamber le ventilateur d'une mine d'ou on avait saqué, la veille, plusieurs prolos.

Autre fourbi: à Edouardville, dans l'Illinois, y a peu de jours, les faux-frères radinaient à la mine escortés par de la filaille. Une flopée de grévistes, accompagnés de bonnes bougresses tombèrent sur la clique, — et ils eurent le nez assez creux pour ne s'en prendre qu'aux roussins: les copines administrèrent du poivre dans les quinquets des bourriques et les grévistes leur choppèrent leurs lingots et leur octroyèrent une tatouille rupinskoff!

Aux Etats-Unis, la liberté existe... pour les bandits de la haute, pour les milliardaires et les accapareurs, — mais pour les bons fiex, c'est comme des dattes!

C'est à Chicago que, il y a dix ans, furent pendus quatre anarchos, que les marchands d'injustice savaient innocents!

Et les richards américains sont toujours aussi charognes: ces dernières semaines, un chovette caneton, *The Firebrand* (La Torche) publié en langue anglaise a été supprimé et ses éditeurs fourrés au bloc.

Pourquoi? Je ne vous pose pas de devinette, les copains, car vous ne devineriez jamais!

J'accouche: le *Firebrand* est poursuivi pour ATTENTAT AUX MŒURS... POUR AVOIR PUBLIE UN SUPPLEMENT DONNANT DES DETAILS SUR LES TORTURES ENDUREES PAR LES INNOCENTS DE BARCELONE.

Cré pétard, pour inventer un délit pareil il faut la fielleuse hypocrisie des protestants américains.

C'est ces jours-ci que les deux copains arrêtés, Pope et Addis vont passer en jagerie. Les marchands d'injustice s'offrent bien à les refiche en liberté, mais, moyennant 2.000 dollars (10.000 fr.) de caution pour Pope et 500 dollars (2.500 fr.) pour Addis.

Et dam, comme les bons fiex, n'ont pas ce pognon ils restent au bloc, en attendant le procès.

Aux Etats-Unis, y a pas de lois scélérates. Qu'importe! La scélératesse étant chevillée au cœur des capitaux, y a pas besoin qu'elle soit inscrite dans les Codes pour qu'ils la pratiquent.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avis de salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du *Boycottage* et du *Sabottage*.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditeurs. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants:

Table with 2 columns: quantity and price. 10 brochures, 0.25; par la poste, 0 fr. 35. 100 — par colis postal, 2 fr. 50. 500 — 11 fr. >. 1000 — 20 fr. >.

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.

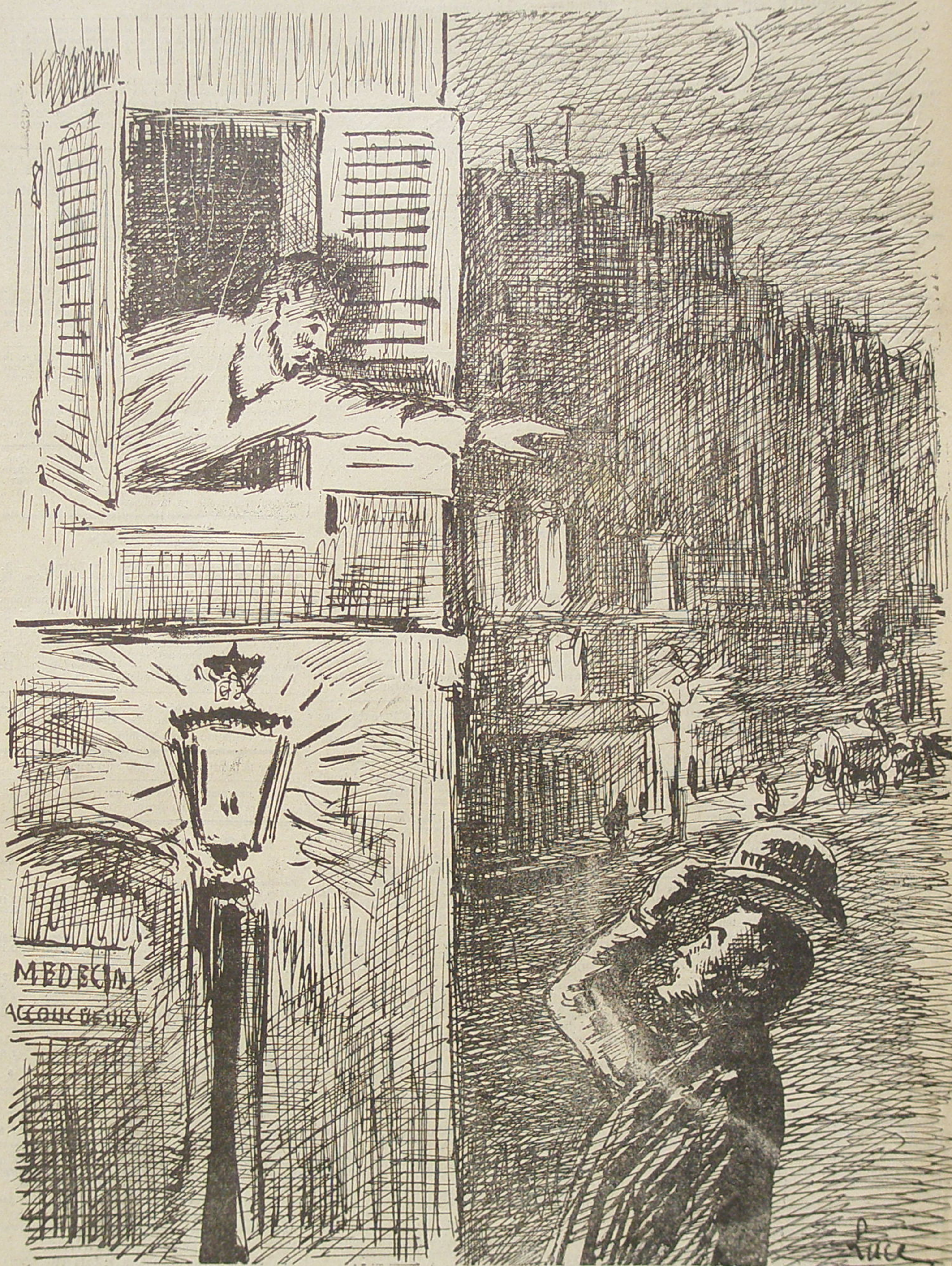
OHÉ, BONNS BOUGRES

réclamez partout

L'ALMANACH DU "PÈRE PEINARD"

Prix: CINQ RONDS

La Revanche du Médecin



— C'est pour un accouchement!
Le Médecin. — Au bout de la rue, chez Bertulus, juge d'instruction.